

« Un bon féministe », d'Ivan Repila : le feuilleton littéraire de Camille Laurens

CHRONIQUE, Camille Laurens (écrivaine), [Le Monde](#), 18 février 2021

Notre feuilletoniste a lu le nouveau roman de l'écrivain espagnol, tour à tour pochade, roman sociétal puis satire sociopolitique.



STEFANIA INFANTE

« Un bon féministe » (El aliado), d'Ivan Repila, traduit de l'espagnol par Margot Nguyen Béraud, Chambon, 256 p., 22 €, numérique 17 €.

## LA GUERRE DES SEXES

Il n'est pas facile d'évoquer avec précision un roman caméléon puisque sa nature même veut qu'il en change constamment, variant les tons à plaisir. Pour un livre qui s'intitule *Un bon féministe*, cette métamorphose de genre est tout à fait bienvenue, et les personnages y participent, ô combien, même si leurs travestissements ne dénotent pas toujours des intentions très nobles.

D'emblée, si l'on a été marqué, comme moi, par le premier roman d'Ivan Repila traduit en français, [Le Puits](#) (Denoël, 2014), conte moral sur deux enfants abandonnés au fond d'un trou, on est ici désarçonné par le changement complet d'univers et d'imaginaire. Dès l'incipit, le narrateur, un journaliste trentenaire, manie le paradoxe maximal puisque, tout en se prétendant « le type le plus féministe du monde », il participe à une guérilla urbaine en balançant des œufs – « image même de la virilité », dit-il – sur un groupe de militantes qui manifestent pour leurs droits. A leur slogan imparable, « On ne naît pas femme, mais on en meurt », lui et ses camarades répondent « Putes ! » ou « Retournez à vos serpillières ». Le portrait des mâles alpha biberonnés au porno en ligne, amateurs de blagues misogynes et vite irrités par l'« excès d'oestrogène environnemental, genre nuage toxique », fait des premières pages du roman une pochade où la caricature le dispute au mauvais goût. On rit, certes, devant tant de grossièreté machiste, mais l'humour trash, comme le beauf, devient vite lourd...

[La guérilla entre féministes et masculinistes va crescendo, entraînant ce roman à suspense d'Ivan Repila dans une dystopie grinçante](#)

Puis le récit prend heureusement une autre orientation. Sans se départir de sa veine comique, l'écrivain glisse vers la romance sociétale. En effet, lors d'une conférence de [Siri Hustvedt](#) (« l'épouse de Paul Auster », selon la bonne vieille formulation sexiste), son narrateur est attiré par la distante Najwa, doctorante engagée, et lui demande, pour la draguer, de lui donner des leçons de féminisme : « Je l'écoute, mais je le fais en regardant ses fesses. » Il a « la flemme » d'abandonner ses privilèges, d'autant que Najwa, toute féministe qu'elle est, aime porter des talons, danser le tango et se laisser frapper pendant l'amour. « Mes choix ne sont pas des choix libres », déplore-t-elle. Le substrat sociologique se fait subtil en n'éluant pas les paradoxes des unes et des autres. Le narrateur lui-même est écartelé entre son féminisme naissant et sa tendance « innée » à la domination, ce qu'il résume de façon plus abrupte : « J'ai comme une contradiction dans la bite. » A travers Najwa, il prend toutefois conscience du formatage imposé aux femmes et des « atrocités » qu'elles subissent, « persécutées, ou harcelées, ou maltraitées, ou insultées, ou discriminées ». Tout le blesse, depuis le moindre « micromachisme » jusqu'aux [féminicides](#) qui lui donnent la nausée. « Voir le monde depuis cette nouvelle perspective est épuisant », avoue-t-il.

[Lire aussi \(2019\) : « Prélude à une guerre » : Ivan Repila fait trembler la ville sur ses bases](#)

A présent dévoué à la cause antipatriarcale, il décide de changer la donne. Il joue d'abord les provocateurs au sein de sa propre famille, traditionnelle sinon traditionaliste sur les questions de genre, notamment auprès de sa mère à qui, en une scène d'anthologie, il débite tous les clichés les plus sexistes. « Vous les femmes, vous avez besoin de vous occuper des autres parce que pour vous, c'est comme respirer. C'est votre oxygène. » Sa mère (« le plus beau métier du monde ») finit par exploser de rage – et nous, de rire : le tableau est ironiquement outré mais le discours sonne si familier à nos oreilles ! Le voilà donc passé « soldat » de la révolution féministe, « un outil de chair et d'os au service d'une cause ». Caché en *fake troll* sur Internet, il devient Garbo – « je cesse d'être moi » – et énonce désormais à la troisième personne son plan machiavélique. Garbo tweete aussi bien du côté féministe – « Les Princesses » – que

dans le club des pires masculinistes, où il crée « L'Etat phallique », excitant les deux camps à la guerre civile. Pour lui, seule la violence de l'affrontement révolutionnaire engendrera une paix nouvelle, une égalité réelle.

L'histoire prend alors encore un autre tournant. Nous plongeons avec Garbo et son groupuscule dans [les milieux masculinistes](#), dont le but est d'humilier et de désespérer les femmes. La satire sociopolitique paraît d'autant plus brutale que c'est un monde peu connu, rarement mis en scène dans les romans. Leur rhétorique haineuse, leurs motivations diverses donnent au livre une puissance neuve et les outrances drolatiques du début visent désormais à ouvrir les consciences. La réflexion éthique sur le cyberharcèlement et ses conséquences, notamment, est sans complaisance. La guérilla va crescendo, entraînant ce roman à suspense, au-delà de la libération de la parole façon #metoo, dans une dystopie grinçante où tous les coups sont permis. Najwa et ses amies obtiennent des victoires pour l'égalité mais L'Etat phallique ne désarme pas contre « *cette putain d'utopie de merde* » des « *utérus manipulateurs* ». Un pastiche d'article universitaire daté d'août 2046, rédigé par la jeune écrivaine espagnole Aixa de la Cruz, clôt ce roman drôle et plus profond que prévu, l'embarquant vers un scénario futuriste tellement plausible dans son sinistre bilan que le lecteur – la lectrice, surtout – préférera n'y voir qu'une pure fantaisie.

---

## « Prélude à une guerre » : Ivan Repila fait trembler la ville sur ses bases

Par Ariane Singer (collaboratrice du « Monde des livres »), [Le Monde](#), 15 avril 2019 à 16h00

***L'affrontement de deux hommes est au centre du deuxième roman de l'écrivain espagnol, poignante dystopie urbaine.***

« Prélude à une guerre » (Prologo para una guerra), d'Ivan Repila, traduit de l'espagnol par Margot Nguyen Béraud, préface d'Eric Chevillard, Jacqueline Chambon, 270 p., 22,50 €.

Ils sont tous les deux les rois maudits de la ville. Emil Zarco, architecte trentenaire et mégalomane, rêve de bâtir une œuvre à la hauteur de sa démesure : un « *monument plus durable que l'airain* », comme Horace, sûr de son génie, parlait de sa poésie. L'occasion lui en est donnée quand il remporte un concours pour édifier à sa guise un quartier périphérique. A l'inverse, le Muet, un homme qui a cessé de parler depuis la mort de ses proches, a décidé de s'extraire du monde. Arpentant chaque jour les innombrables rues de la cité, il va devenir malgré lui le chef de file d'un mouvement contestataire rassemblant de nombreux exclus et marginaux.

C'est sur l'opposition de ces personnalités aux ambitions contraires qu'est bâti le deuxième roman d'Ivan Repila, né en 1978 à Bilbao (Espagne). A travers ces personnages, qu'il met alternativement en scène, ce sont deux visions de l'humanité qui s'affrontent. Pour l'architecte, la foi dans le progrès est absolue : « *Le monde était un projet collaboratif qui nécessitait des hommes comme lui (...) : des penseurs, des voyageurs, des bâtisseurs, des défenseurs des droits de l'homme, des écologistes, des ingénieurs, des scientifiques, des poètes capables d'engendrer des générations d'hommes et de femmes responsables (...).* » Pour l'autre, l'homme blessé, le monde auquel il se rattache est un agglomérat de millions d'individus, dénué d'âme et de sens, et la ville « *une grappe sans fruit, un maillage avide de lui-même, possédé par une faim structurelle qui était à la fois aliment et chaîne, avec la persévérante volonté de s'assimiler et comprendre quoi, qui, comment, quand. Pourquoi* ».

L'habileté du romancier, dans cette dystopie inquiétante, consiste à montrer comment s'inverse cette dialectique dès lors qu'un événement inattendu force chacun des protagonistes à revoir la place qu'il s'est lui-même assignée dans la société : ce sera, pour Emil, la découverte de sa stérilité, et pour le Muet la rencontre avec Oona, la fiancée de ce dernier, dans laquelle il voit le sosie de sa propre épouse décédée. Le premier chutera, le second se relèvera lentement, dans une inversion inattendue des rôles.

### Une langue superbe

Comme il l'avait fait dans *Le Puits* (Denoël, 2015), une fable où deux jeunes frères, tombés dans un puits, cherchaient à s'en extraire en se soutenant l'un l'autre, Repila compose ici un conte, riche en allégories, sur les moyens de survie après une catastrophe intime. Il interroge et s'interroge. Est-il légitime de vouloir se venger contre son sort, comme Emil choisit de le faire, dans un geste profondément destructeur ? Au contraire, n'est-il pas naïf de vouloir surmonter son malheur en se mettant au service des autres, comme va s'y employer le Muet ?

Au-delà de ce dilemme moral et romanesque, c'est toute une réflexion sur le rôle de l'architecture dans nos villes contemporaines que construit ici le romancier, dans une langue superbe. Les projets pharaoniques des bâtisseurs se transforment en cauchemar pour les habitants, dans ce récit qui rappelle J. G. Ballard (*L'île de béton* ou *IGH*, Calmann-Lévy, 1974, 1976) sur les conséquences de l'urbanisme sur les individus. Alternant hyperréalisme et onirisme, scènes de violence et tableaux mélancoliques, Ivan Repila brosse une critique virulente de l'ivresse de la construction et de la densification des agglomérations, lorsqu'elle met à mal le lien social. Ce poignant roman d'anticipation en souligne les dangers, mais il dit aussi avec conviction les possibilités d'y résister.

[Lire un extrait](#) sur le site des éditions Actes Sud.

Mise en forme pour VOIX AU CHAPITRE – Juillet 2022 – Site : [http://www.voixauchapitre.com/archives/2021/s\\_repila.htm](http://www.voixauchapitre.com/archives/2021/s_repila.htm)